



LA PRISE DE MALAKOFF. — MAC-MAHON ARRIVE AU SOMMET ET Y FAIT FLOTTER LE DRAPEAU DE LA FRANCE, AU 8 SEPTEMBRE 1855

MAC-MAHON A LA BATAILLE DE MALAKOFF



Le maréchal de Mac-Mahon vient de mourir au moment même où la foule, massée sous les fenêtres du Cercle Militaire, saluait de ses vivats l'amiral Avelane. Quel étrange "jeu du sort" dans cette coïncidence ! Le vainqueur de Malakoff disparaît juste au milieu des acclamations qui accueillent le peuple contre lequel il luttait avec tant de vaillance, il y a trente-huit ans !

Le noble soldat qui nous quitte se caractérisait entre tous par un courage héroïque, simple et sans apprêt, par un absolu dévouement au pays, et c'est à ce titre justement qu'on ne saurait trop honorer sa mémoire. En toute occasion, Mac-Mahon se montra l'homme du devoir. Parmi les épisodes glorieux de cette noble vie, il ne faut pas se lasser d'appeler l'attention des générations nouvelles sur l'incomparable héroïsme de cet illustre homme de guerre à Malakoff.

Quand le général Bosquet, commandant du 2^e corps, et qui, dans l'assaut fixé au 8 septembre 1856, avait pour objectifs le petit Redon, et surtout Malakoff ; quand, disons-nous, Bosquet manda la veille auprès de lui le commandant de la première division d'infanterie et lui assigna pour tâche de s'emparer de Malakoff, que répond Mac-Mahon ?

— J'entrerai demain dans Malakoff, répondit l'intrépide officier, et si je n'en déloge pas les Russes, soyez sûr que je n'en sortirai pas vivant ! Nous sommes au 7 septembre ; la nuit vient et

s'écoule dans une impatience anxieuse. Enfin, le jour paraît.

Les éléments qui, dans cette campagne, ont souvent contrarié les efforts des Français, semblent aujourd'hui les seconder. Un vent violent s'élève, faisant tourbillonner dans l'air d'immenses nuages de poussière, épais rideau qui dérobe à l'ennemi les préparatifs. Mais cette agitation ne peut échapper complètement à l'œil perspicace des Russes. Cependant, nulle précaution n'a été négligée par Bosquet et ses divisionnaires. Nul signal n'annonce aux trois colonnes que le moment est venu de s'élancer. Le général en chef a fait régler sur sa montre celles des généraux qui doivent diriger l'attaque. A midi précis, ensemble, d'un seul geste, ils entraînent leurs hommes.

L'heure approche. Le général en chef a choisi comme poste d'observation la redoute Brancion ; auprès de lui se groupent les généraux Niel, Thiry, Martimpres ; un nombreux état-major les entoure. Le général Bosquet s'établit dans la sixième parallèle, endroit fort dangereux et très découvert, mais d'où son regard peut embrasser le front d'attaque. Mac-Mahon est à la tête de sa première brigade, tout près des ouvrages de Malakoff. Penché sur son cheval, il compte les minutes et attend avec impatience que la dernière soit écoulée. L'instant est solennel. Tout le monde se tait ; il semble que le souffle soit suspendu dans toutes les poitrines ; c'est un immense recueillement, un spectacle admirable et poignant.

"Je n'oublierai jamais, écrivait, le lendemain, un des officiers attachés à l'état-major de Mac-Mahon, je n'oublierai jamais le quart d'heure qui précéda le moment décisif. . . . Nous étions tapis dans une tranchée ; à peine à huit mètres de Malakoff. Les zouaves, accroupis, avaient les yeux fixés sur le général, attendant son ordre muet. Lui semblait, au milieu d'eux, plus calme et plus tranquille que

je ne le suis en ce moment. Jamais Mac-Mahon ne m'avait paru si beau, si grand. J'aurais voulu que l'armée entière pût le contempler, lorsque, tirant son épée, et jetant des regards de flamme sur ses soldats, il donna enfin le signal de l'assaut. Midi venait de sonner. Un cri épouvantable s'élève, mêlé au bruit strident des clairons qui sonnent la charge. Tous s'élancent à la fois, et péle-mêle, sur le retranchement. Les zouaves, Mac-Mahon en tête, arrivent sur le bord du fossé, ils s'y précipitent, remontent de l'autre côté, s'aidant de leurs pieds, de leurs genoux, de leurs ongles, se cramponnant aux moindres aspérités. Comment tout cela s'est-il fait ? Je ne puis encore l'imaginer. . . ."

Mac-Mahon, le plus exposé, le plus audacieux de tous ses soldats, ne les laisse point respirer. Il les pousse toujours plus loin, toujours plus avant. Les Russes, un instant surpris par cette attaque, surviennent nombreux, entraînés eux aussi par leurs officiers, qui déploient un rare courage. Alors c'est la mêlée furieuse, hommes contre hommes, poitrines contre poitrines.

Nos troupes pénètrent enfin dans l'intérieur du réduit : le général de Mac-Mahon s'y est établi ; mais il faut s'y maintenir : on sait que Malakoff est miné et d'un moment à l'autre assaillants et défenseurs peuvent être ensevelis dans une formidable explosion. Péliissier envoie à Mac-Mahon un aide de camp pour l'inviter à se mettre à l'abri. C'est alors que le futur maréchal prononce le mot célèbre : "J'y suis, j'y reste !" L'ennemi qui, mieux que personne, comprend l'importance de la possession de Malakoff, lance contre la tour un ouragan de boulets et de mitraille. Trois fois repoussé, ils reviennent trois fois à la charge. Tout est inutile. Mac-Mahon a reçu des renforts successeurs : les zouaves de la garde, les voltigeurs du colonel Douay, la brigade Wimpfen, les grenadiers de la garde conduits par le colonel de Bretteville. Ces secours lui permettent de briser toutes les résistances. A plusieurs reprises encore, les officiers du général en chef viennent supplier Mac-Mahon de quitter le poste découvert d'où il affronte tous les feux de l'ennemi. Fatigué enfin de ces instances réitérées, le vainqueur ne peut retenir cette exclamation, à la fois épique et soldatesque :

— Hé que diable ! Je suis bien le maître de ma peau !

L'explosion redoutée n'eut pas lieu. Malgré les généreux efforts des Russes, Mac-Mahon se maintient à Malakoff et Sébastopol est pris.

OSCAR HAVARD.

NOVEMBRE

Il fait grandement sa tâche, novembre.

Dans tous les rangs, il moissonne ; de tous côtés il couche dans le froid cercueil des morts aimés ; à toute heure le glas funèbre nous annonce qu'une nouvelle victime tombe sous la main de l'invincible faucheuse, que la mort a passé et qu'une place s'est vidée à un foyer béni.



Ici, c'est un père de famille, un pauvre ouvrier peut-être frappé, accidentellement au devoir. Là, c'est la mère ; la mère de petits êtres qui languiront désormais dans une atmosphère privée des attentions maternelles, et qu'aucun autre cœur n'osera tenter d'embaumer jamais, tant ces situations coûtent aux natures délicates, pussent elles payer en soins dévoués ce qui a été perdu en tendresse !

Plus loin, c'est un jeune homme qui succombe en face d'un avenir souriant, plein de promesses ; — là-bas, dans une municipalité voisine, c'est une fillette de quinze ans qu'on eût cru devoir résister à tout, — à la mort même ! — tant la nature était forte, le tempérament bouillant, le regard vif, le cœur gai !

Tout près, j'ai vu gémir sur une jeune personne, sur une sœur chérie qui aurait tant voulu vivre pour aimer tous les siens ; mais elle a payé de la vie l'effort même qu'elle a fait pour s'y attacher ! Cette chère enfant ! Si les baisers pouvaient